



de
de plume en plume

L'hélicoptère

C'était un véritable serpent de mer cette randonnée en Ardèche. Des années, des décennies que Martine l'évoquait, la souhaitait. Pour Jean, c'était plus vague dans son esprit.

L'Ardèche, oui.

La Rando, c'est dur ça, non ? Une ballade plutôt, alors ?

L'Ardèche, c'était les souvenirs de leur tendre enfance. Le mois d'Août complet entre chèvres, chiens de bergers, crème de marron, baignades dans un torrent, aventures dans les maisons abandonnées des villages en ruines d'un pays déserté.

L'Ardèche c'était leur père, Albert, soucieux de se ressourcer, il emmenait sa tribu tous les étés dans le coin le plus reculé de France, certain de rencontrer le moins de contemporains possible.

Un hâve de paix, baigné par le soleil pour tenter d'oublier l'espace de congé payé, la dureté de la vie ouvrière, l'immeuble gris et délabré, la solitude des soirées de semaines perdues devant la télé et son unique chaîne, les chantiers humides et boueux du Nord -Ouest de la France. Là, dans sa chaise longue plantée entre le muret délimitant le jardin et la colline de sapin à l'ouest de la maison, bercé par le tintement régulier des clochettes suspendues au cou des brebis, écrasé par le soleil qui lui aussi, certainement pour d'autres raisons passait l'été ici, Albert entamait sa sieste.

Elle durait Vingt-huit jours.

Après, il fallait remplir, jusqu'à ne plus pouvoir le fermer, le coffre de la 403 Peugeot, fumer une dernière pipe avant de cramponner le volant en descendant les lacets étroits des Cévennes, pour rejoindre la route nationale et endurer les dix heures de conduite qui

ramenaient au bercail les enfants tristes et grognons et son propre fantôme.

L'année d'après, on recommençait.

Pour Martine et Jean :

Les chèvres

Les chiens de bergers

Le sentier de la ferme du lait

La crème de marron

Les maisons abandonnées, les anciens fours à pain

Les cascades et rivières

Les sapins

Pour Albert :

La sieste dans la chaise longue

C'était des arguments faciles pour Martine, il suffisait d'évoquer :

La ferme du lait :

Quel sentiment de liberté lorsque enfants, ils partaient le soir tous les deux vers la ferme du lait, munis d'un sac plastique contenant deux bouteilles en verre vides. Ils empruntaient pendant trois kilomètres à travers bois et champs un sentier tracé simplement par le foulement des pas écrasant les herbes. Il débouchait sur un grand champ en pente que Jean dévalait en courant, le vent du soir dans le visage, les odeurs de bleuets, de raiponce et de genêts plein les narines, tandis que Martine, en crabe, serrant fort contre-elle les précieuses bouteilles, pensait qu'en revenant elle cueillerait des berces des prés qui faisaient office de choux-fleurs lorsqu'elle jouait à la marchande sous la voûte d'un ancien four à pain qu'ils avaient investi pour en faire leur épicerie attitrée.

À l'arrivée à la ferme, l'odeur d'étable les envoûtait, et, craintif de

croiser le fermier ou quelques bovins, ils déposaient les bouteilles vides devant le seuil de l'étable et récupéraient les bouteilles de lait identifiées à leur nom.

La crème de marron :

Le sentier sillonnait dans la rocaille et dans les sous bois, entre murets pour retenir les glissements de terrains et igloo en pierres construits et entretenus par des générations de bergers et qui les abritaient lors des transhumances estivales.

Pour un pot de crème de marron, ils ne reculaient pas devant l'ascension qui les menait, après une heure de marche, au plus proche village et surtout à son épicerie, unique commerce sur dix kilomètres à la ronde.

Tayo, le chien de berger du propriétaire, fainéant et déserteur, les suivait comme leur ombre, il dénichait au passage un ou deux écureuils ou oisillons bons à croquer et attendait patiemment les caresses des enfants qui finissaient toujours par venir.

L'école :

L'argument le plus déterminant dans le consentement de Jean à avaler, chaussures de marche au pied, les kilomètres de chemins escarpés, de sentiers incertains et broussailleux, fut l'école.

C'était une école typique de la fin du dix-neuvième siècle. Un bâtiment, imposant tel un château, surplombant une cour de terre battue. Deux petites guérites au centre de la cour pour office de toilettes, un muret de pierre de la hauteur d'un écolier de primaire enfermant l'enceinte(annihiler tout espoir de fuite).

Au deux extrémités de la cour, des escaliers de pierre par lesquels les soldats de plastiques accédaient au champ de bataille.

La cour était un champ de bataille.

Une guerre d'un mois.

Tout les ans, au mois d'Août.

Une armée établissait son campement à l'ombre de l'imposant chêne, abritée des ennemis par d'énormes racines infranchissables pour n'importe quel soldat en plastique, mais c'était sans connaître la détermination de l'escadron de la mort qui partait de la terrasse de la maison, évitait soigneusement la chaise-longue d'Albert (à ne déranger sous aucun prétexte et surtout pas par une armée de lilliputien), empruntait le chemin de pierres escarpé qui grimpaient vers le centre du village, s'abritait une nuit ou deux sous la Peugeot 403 (Se renseigner avant si une sortie en voiture à Saint-Sauveur de Montagût pour faire le ravitaillement de la semaine est prévu), pour finalement investir par surprise la cour de récréation et entreprendre un assaut du campement adverse.

-J'avoue que ce serait magique de revoir cette cour de récréation, le grand chêne, les petites toilettes. Tu crois qu'elle existe encore cette école ?

-Ben ça, faut y aller pour savoir...

C'est presque malhonnête d'utiliser ainsi la sensibilité de son frère.

Les souvenirs les plus enchanteurs d'un ancien enfant.

La date fut fixée.

Une négociation ardue fixa la randonnée à trois journées. Le printemps fut choisi comme cadre de ces retrouvailles entre un frère et une sœur. Entre le présent et le passé. Entre deux adultes et leurs souvenirs d'enfances.

Martine, en grande logisticienne et parce que c'était son idée après tout, dénicha un gîte à proximité du parcours de randonnée qu'elle

dessina. Le parcours, minutieusement travaillé, se découpait en étapes qui n'oubliait aucun lieux symboles des étés d'antan. Elle réfléchît ensuite au moyen de locomotion, prépara la trousse de secours aux premiers soins, conseilla son frère sur les tenues adéquates pour les randonnées, calcula les besoins alimentaires, estima l'utilité de tel ou tel sac à dos en fonction de sa taille et de son ergonomie.

Martine et son esprit pratique :

- a) Je suis une femme (petite), les sacs à dos sont lourds.
- b) Mon frère n'est pas un habitué des randonnées, on va se perdre.

Résultat de l'équation :

Proposer à son fils, Simon, de les accompagner. Il est jeune et vigoureux, il portera le gros sac marron et les cartes topographiques n'ont aucun secret pour lui.

Simon, ça lui fera le plus grand bien, lui, amoureux des grands espaces, de la nature, des montagnes et des paysages du monde. Le malheureux chercheur biologiste, coincé dans l'environnement pollué et rétréci de Paris, par unique besoin alimentaire.

Entre-autres.

Simon a accepté immédiatement. Simon accepte immédiatement toute possibilité de s'aérer.

Poumons, esprits. Corps et âmes.

Chacun prit son train. Martine des Vosges. Jean de Bretagne. Simon de Paris, donc.

Je vous épargne les détails.

Pour trouver le logement.

L'installation des couchages, les oreillers et édredons en plume.

Simon est allergique à la plume.

Les achats au supermarché du coin, la caissière qui ne les laisse plus

partir après que Martine ait expliqué qu'ils venaient en Ardèche, pays de leurs vacances d'antan, pour la première fois depuis Trente-cinq ans, et la caissière qui renchérit sur ses propres impressions lorsqu'elle arriva de Lyon.

-C'est quoi ce bâton ridicule ?

-Ben, un bâton de marche.

-Non, mais c'est pas bien du tout, ça comme bâton. C'est pas forcément mieux d'ailleurs, d'utiliser un bâton, surtout pour un débutant. Tu vas lui faire confiance, au fil de la fatigue, moins lucide, tu peux prendre appui sur un terrain glissant une pierre et c'est la chute. Non, je ne te le conseille pas.

-Ah bon ?

-Et c'est tes chaussures, ça ?

Jean regarda ses chaussures, flambantes neuves. L'étiquette encore agrafée sous la semelle.

-T'as bien pris une taille au dessus, comme je t'avais dit ?

-Ah, je n'y ai plus pensé !

Martine fit une grimace.

Pas très bon, ça, la grimace.

-T'aurais dû, c'est important. Bon tu verras bien, de toute façon, mais tu risques d'avoir des ampoules.

-T'inquiètes, ça ira. Se rassura Jean tout en visualisant ses pieds déformés par d'énormes cloques.

Jean commença à regretter le chèque laissé chez Décathlon pour la panoplie complète du petit randonneur.

Ils partirent de bonne heure, sous la brume. S'enfoncèrent rapidement dans les sous-bois. L'air était frais.

La nature s'éveillait. Ils s'éveillaient à la nature.

Ils marchèrent trois heures, dans le calme, en chuchotant pour ne pas importuner la faune et la flore.

Ils s'arrêtèrent pour pique-niquer au bord d'un petit torrent à l'ombre des feuillages que le soleil de mai transperçait timidement.

L'eau claire slalomait de pierre en pierre, tournait autour de racines, glissait sur les rochers et tombait en cascade.

Aucun autre son que celui du vent timide, des chants d'oiseaux ou de quelques craquements de branches sous les pas de chevreuils ou autres êtres invisibles et discrets.

Ils arrivèrent à Gluiras dans l'après-midi sous un soleil beaucoup plus maître des lieux.

Ils reconnurent la place principale du village, peu changée. Quelques places de parking et un tableau d'affichage d'information municipale remplaçaient le vieil orme multi-centenaire qui attirait la curiosité de Jean lorsqu'il était enfant.

Cet arbre vieux comme un grand-père Indien semblait peiner à porter ses branches. En son cœur, au centre du tronc, un trou énorme, où logeaient chenilles, feuilles mortes et papiers de Carambar certainement abandonnés par un écolier avant de prendre son car pour l'école.

Jean se consola en achetant, dans une petite boutique de souvenir, une carte postale en noir et blanc représentant la place en 1930 et sur laquelle trônait en son centre, l'orme ridé.

La boutique, tenue par une agréable retraitée de la SNCF et absolument pas originaire de la région, s'était substituée à l'épicerie qui à l'époque détenait le Graal : La crème de marron en tube.

Cette crème épaisse, sucrée à l'excès, enfermée dans des tubes métalliques qu'enfants ils écrasaient pour en extraire la dernière goutte.

Premier lieu de pèlerinage accompli :
Retour dans le passé. Le charme opère.

Le lendemain ils partirent vers Mours. Là, où ils passaient leurs vacances.

Ce fut, sans surprise, une journée chargée d'émotion.

Dès l'entrée dans le hameau, le silence fut.

Entre-eux, bien sûr, car Martine et Jean gorges nouées, n'auraient jamais pu trouver un qualificatif pour décrire leurs sentiments.

Simon, lui, se tut pour observer. Pour observer et imaginer ce que l'esprit humain éprouve dans un moment de pareil intensité. L'esprit et les réactions du corps aussi. C'est un chercheur.

Il semble que la nature se musela également :

a) A leur passage devant le cimetière protestant où reposaient des anciens qu'ils avaient côtoyés.

Monsieur Sautel qui triturait amicalement les cheveux de Jean lorsqu'il partait avec son chien vers son jardin en évitant soigneusement d'écraser au passage les soldats qui encombraient l'allée.

-Alors, Pitchoune, qui c'est qui gagne la guerre ?

Madame Besset qui apportait des haricots verts de son jardin pour éviter que les enfants ne mangent que des nouilles durant un mois.

-C'est les vacances, je ne fais pas de cuisine, se défendait Albert

-Je vous les fais cuire si vous voulez, proposait Madame Besset

Mais l'orgueil de leur père, fier d'élever seul ses enfants aurait été mis à mal. Madame Besset n'insistait pas, consciente de l'importance pour Albert d'être capable de tenir le cap.

b) À leur passage devant les taillis, là où ils cueillaient les mûres dont Martine faisait de si bonnes confitures.

c) A leur arrivée devant l'école, devenue chambres d'hôtes. Un lieu de villégiature agréable et calme dans un cadre bucolique selon la brochure.

Jean expliqua au propriétaire des lieux, le décor de l'époque, les soldats, les parties de pétanques aussi.

L'homme écouta avec attention, l'histoire du lieu est un élément à ne pas négliger pour charmer la clientèle.

Ils retrouvèrent le chemin de pierre descendant vers la maison. Le vieux four à pain métamorphosé une fois par an en épicerie, après un balayage en règle des toiles d'araignées et amoncellement de poussières et de terres. La terrasse où subsistait l'ombre de la chaise-longue d'Albert.

Derrière le mûrier, sur la petite butte où Monsieur Sautel avait expliqué à Jean l'histoire des vers à soie et l'importance de la production de la fibre pendant des siècles dans cette région, ils explorèrent les sous-bois avoisinants pour retrouver la trace du chemin du lait.

Après quelques errances, ils finirent par le reconnaître.

Embroussaillé sur les premiers hectomètres, il se dégageait ensuite et il leur apparut aussi idyllique qu'autrefois.

Tout au long du chemin, de chaque détails ressurgit de leurs mémoires des souvenirs. Ils s'enthousiasmèrent, au fil des pas, de plus en plus intensément.

Au bout du sentier, le grand champ en pente offrait un panorama sur l'étendue de prés cernés par les montagnes et au bout d'une allée de

terre, la ferme du lait. Ils s'assirent là pour contempler. Il leur semblait voir deux enfants rire et courir à travers les hautes herbes. Ils ressentirent le vent, les odeurs et le sang qui tape dans les tempes. Après s'être rendus à la ferme, car il était important de retrouver l'endroit précis où ils déposaient les bouteilles, ils remontèrent le champ sous un soleil couchant qui collait parfaitement au sentiment qu'ils ressentaient : l'apaisement. Deuxième lieu de pèlerinage : Une boucle est bouclée.

Le soir, à table, ils parlèrent peu. Usés par tant d'émoi et par les kilomètres parcourus.

Martine pensa qu'il était temps de récompenser ce petit frère qui avait fait tant d'effort pour lui permettre de réaliser ce rêve.

-Nous pourrions passer une journée cool demain, c'est notre dernière.

Je ne voudrais pas que tu rentres sur les rotules quand même !

-Non, ça va, répondit Jean d'un ton asthénique qui indiquait le contraire.

-J'avais pensé qu'il serait intéressant de descendre sur Saint Sauveur.

Tu t'en souviens ?

-Vaguement. Juste le supermarché où nous nous rendions une ou deux fois par séjour.

-Nous partirions de bonne heure, ainsi, nous pourrions prendre l'apéro sur une terrasse. Ensuite, pique-nique ou un petit resto et l'après-midi, repos au bord de l'Eyrieux. Ça vous tente ?

A l'évocation de retrouver un peu de civilisation, Jean retrouva un peu d'énergie.

-Ben oui, c'est pas mal, ça ! T'en penses quoi Simon.

Ce n'était pas le projet rêvé par Simon, mais il était venu dans l'optique de passer un bon moment avec sa mère et son oncle. C'était leurs vacances. Son plaisir, il le concevait dans leurs yeux emplis de félicités. C'était là, ce qu'il avait attendus de cette escapade. Simon était chercheur. Il y a longtemps qu'il avait découvert les plaisirs de l'altruisme.

Ils partirent après un copieux petit-déjeuner. Chaussèrent une dernière fois leurs brodequins de marche.

A midi, ils parvinrent au pont de La Gluyère qui enjambait l'Eyrieux, petite rivière au faible débit, bordée d'anciennes usines de filatures. Des hauts bâtiments du XIX ème siècle implantés là pour tirer leur énergie de la rivière.

Il pénétrèrent dans l'artère principale de la commune.

La magie retombait.

La petite ville affligée et grise dégageait une ambiance moribonde. Quelques commerces jouxtaient de nombreux rideaux métalliques clos. Des affiches collées sur l'abri-bus vantaient l'arrivée prochaine d'un cirque au nom rutilant et également le spectacle du sosie d'un chanteur populaire.

Non, le sosie était passé. Depuis six mois.

Après plusieurs allées et venues le long de cette rue en courant d'air, ils aperçurent un café-restaurant.

D'un échange de regard, ils décidèrent de ne pas y manger.

-Allons plutôt acheter à manger à la supérette là-bas, dit Martine, en désignant un commerce au fond de la rue.

Nous mangerons à la sortie de la ville, le long de la rivière. Nous trouverons bien un endroit sympa !

-Oui, c'est possible. Renchérit Jean, pour se convaincre.

-Avant nous prendrons l'apéro ici, leur terrasse est au soleil.

-Ben oui, très bien.

Ils auraient bien besoin de prendre un verre pour agrémenter cette journée, pensa Jean.

Ils récupérèrent leurs achats sur le tapis roulant après qu'une jeune caissière au look gothique et semble t-il au bord d'une dépression les ai scannés.

Ils s'installèrent sur un table haute à la terrasse du café, en bord de la rue principale. Deux autres tables basses, les entouraient. A l'intérieur, quelques habitués au comptoir débattaient d'un ton haut en compagnie du patron de l'établissement.

Une jeune fille vint les servir. Deux Hommes âgés d'une soixantaine d'années prirent place à la table voisine et commandèrent deux Suze.

Ils échangèrent sur le climat, les intonations chantantes. Leurs visages sculptés par le soleil, les mains usées par le travail.

L'un d'eux, le plus énergique et sans doute le plus jeune, était un petit homme sec, le portrait émacié, tendu. Il menait la conversation.

L'autre était placide, bien en chair. Son visage cramoisi trahissait qu'il n'entamait pas là son premier verre d'alcool de la journée. Il sortit son tabac et du papier à cigarette et tandis que l'autre animé par une discussion qui avait pris un tour moins neutre gesticulait, il se roula une cigarette.

Le plus vif héla la jeune serveuse et commanda deux autres Suze.

-C'était quand même une très bonne idée, Martine, ce périple !

-Oui, nous avons bien fait. Depuis le temps qu'il en était question !

-Bon, ça c'est bien passé, Simon, nous n'avons pas été insupportable ? Plaisanta Jean.

-Je pensais qu'on se chamaillerait plus ! Ricana Martine

-C'est parce que je suis de bonne composition ! Ironisa Jean-Luc

-Vous n'auriez pas une cigarette ?

Un adolescent à vélo se tenait devant eux. Un jeune garçon d'origine Maghrébine.

Il répéta,

-Vous n'auriez pas une cigarette ?

-Ben non, nous ne fumons pas, désolé. Dit Jean

Le garçon était déjà passé à la table à coté

-Vous n'auriez pas une cigarette ?

L'homme sec continua à parler avec son ami. Il ignora totalement la présence du garçon

Celui-ci réitéra sa demande d'une manière moins patiente.

L'homme sec s'arrêta et le jaugea d'un regard agacé.

-J'ai que des roulées. Expliqua son copain écarlate

-Ok, ben ça va !

Le garçon toujours assis sur son vélo, prit appui sur la table.

-Tu vas pas lui donner une roulée ! S'offusqua l'homme sec

-Ben pourquoi, s'il veut m'en donner une ? Clama l'adolescent

-T'as pas l'âge de fumer !

-Si, j'ai l'âge ! Qu'est-ce que ça peut vous faire ? S'il veut m'en donner une !

-Dégages, allez, dégages. Son teint se rapprocha du carmin de son ami de boisson.

-Parles-moi meilleur ! J'ai été poli, moi !

-T'as pas été poli. T'as même pas dit bonjour ! Je te parle comme je veux, petit merdeux !

-Sale raciste !

-Tu viens nous faire chier là. On prend un verre tranquille. Je t'ai pas

traité moi !

-Si, tu me parles mal parce que je suis Arabe !

Le vieux sec se leva.

-Je t'ai pas traité d'Arabe. Mais tu nous emmerdes. Dégages !

Le garçon le regarda dans les yeux et garda un ton calme.

-Tu me parles mal, parce que je suis Arabe !

-Ben si tu veux ! Tu veux que je te dise que j'aime pas les bicots. Je te le dis. Tu crois que j'ai peur !

-Tu vois, t'es un vieux con de raciste. Je vais aller chercher mon frère..

-Souvent, j'aimerais avoir un hélicoptère. Dit Martine en fixant les montagnes augustes qui encerclaient cette scène. Aussitôt, quand j'ai envie, quand je n'en peux plus du monde qui m'entoure, je pars vers des montagnes, la mer, une vallée dépeuplée, un plateau où ne subsiste que le vent. Un tour d'hélice, je disparaïs.

Ils n'avaient pas d'hélicoptère pour fuir cette indigence.

Ce monde n'était pas le leur.

FIN

<https://www.youtube.com/watch?v=-zerygmvhg0>



Publication certifiée par De Plume en Plume le 11-03-2016 :
<https://www.de-plume-en-plume.fr/>

En savoir plus sur l'auteur : [Berndtdasbrot](#)

Vous pouvez lui laisser un commentaire sur cette page : [L'hélicoptère sur DPP](#)